

A young man with dark hair is sitting in a library, reading a red book. He is wearing a grey t-shirt and dark jeans. The background is filled with stacks of books on shelves. The text 'Fanny Chiarello Holden, mon frère' is overlaid on the left side of the image.

**Fanny
Chiarello
Holden,
mon frère**

Le livre

Lorsqu'il pousse la porte de la bibliothèque municipale pour la première fois, Kévin Pouchin espère y trouver un peu de chaleur. Il ne demande rien d'autre. Et surtout pas un livre qui le ferait passer aux yeux de son père et des petites frappes du collège pour une chochette ou un traître à sa famille !

Mais il est déjà trop tard. Kévin Pouchin vient de changer de trajectoire et de basculer dans le camp honni des binoclards. À la bibliothèque, il croise Laurie, la première de la classe de troisième D, ainsi qu'Irène, une mamie volcanique bien décidée à œuvrer pour l'« élévation spirituelle » de son nouveau protégé. Grâce à ses singulières alliées, Kévin va lire en cachette le premier vrai livre de sa vie : *L'attrape-cœurs*. Le roman n'est pas aussi nunuche que son titre le laisse penser, et son héros, Holden, lui ressemble comme un frère...

L'auteur

Fanny Chiarello est née à Béthune en 1974 et vit près de Lille. Elle se consacre à l'écriture, à la musique, avec son groupe Toysession, et anime régulièrement des ateliers d'écriture pour adultes et enfants. Son dernier roman, *Dans son propre rôle*, est paru aux éditions de l'Olivier en 2015.

Fanny Chiarello

Holden, mon frère

Médium poche
l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Pour ma mère et tous ceux qui, comme elle,
mettent des livres entre les mains des Kévin.*

UN TROU DANS LE GANT

Si je perds un doigt cet hiver, ce sera la faute de mon père. Un matin il est parti avec la BMW, on ne sait pas où ni pour quoi faire ni quand il reviendra. On venait tout juste de laver la voiture, mon frère et mes sœurs avec le seau et le jet d'eau, ma mère avec l'aspirateur, mon père avec la peau de chamois, et moi, j'avais battu la peau de léopard de la plage arrière avec une raquette comme pour tuer les mouches. Le lendemain, le père s'était volatilisé. C'était il y a déjà deux semaines.

Depuis qu'il est parti, ma mère choisit les feuilletons l'après-midi, elle regarde des débilitez avec des blonds et des blondes qui passent tous les épisodes à se demander s'ils se pavanent avec la blonde ou le blond qu'il faut sur des plages couvertes de maillots de bain fluo. Je préfère encore réviser mes leçons de

grammaire. Le seul avantage, quand mon père était là, c'est que parfois je pouvais regarder la télé avec lui. Au moins, les types de ses séries à lui ont autre chose à fabriquer que de comparer des blondes, comme débarrasser les États-Unis des crapules. Pourtant ce genre d'expérience télévisuelle peut aussi s'avérer pénible. Un jour, je me suis esclaffé : « Quelle nouille, ce Rick Hunter ! ». Je ne parlais pas en général mais seulement d'une bourde qu'il venait de faire, et mon père m'a ravivé les couleurs. Ma mère, elle, ne me gifle pas – de toute façon je ne regarde pas ses séries, alors je ne les commente jamais. Le problème avec ma mère, c'est plutôt qu'elle n'a pas de temps à me consacrer. Parfois j'essaie de discuter un peu avec elle comme mon copain Damien avec la sienne, mais elle râle : « Tes histoires me soulent, Kévin. Si tu crois que j'ai besoin de t'avoir dans les pattes avec tout le boulot que je me farcis déjà dans ce maudit taudis... »

Sinon, elle pleure. Ma mère pleure beaucoup. Au moindre stimulus elle couine, se tamponne les yeux et le Rimmel avec du Sopalin, et quand elle ressemble à un panda, elle téléphone. Elle appelle sa mère, sa sœur, une voisine, elle se plaint de mon père, de mon frère, de ma grande sœur, de ma petite sœur, des

tags dans l'ascenseur, elle va même jusqu'à se plaindre de moi alors que je suis plutôt du genre discret. Depuis que mon père s'est fait la malle, comme toutes les autres fois, ma mère ne supporte plus que l'on sature son périmètre : dès son réveil, tout le monde dehors. Seule ma petite sœur, qui a tout juste trois ans, est autorisée à user le Skaï du canapé dans le monde diurne.

L'ennui, c'est surtout ces vacances scolaires qui tombent en pleine absence paternelle. Un concours de circonstances qui me vaut de passer mes journées dehors, en plein mois de février, sans argent de poche. J'ai un trou dans mon gant et personne avec qui jouer puisque Damien est parti chez sa grand-mère. J'en viendrais à regretter le collège, c'est tout juste si je n'ai pas hâte de franchir le portail et de me coller au radiateur sous le tableau des verbes irréguliers ou la carte de France avec ses reliefs vert foncé. Si mon père ne rentre pas très vite, je vais finir avocat ou médecin, avec des lunettes rondes.

Lui, il rêverait que je sois l'une des stars du collège. Je crois bien que si c'était le cas il encadrerait mes avertissements et mes blâmes et les accrocherait au mur entre ses posters de chiens-loups et ceux du Racing Club ; il me taperait dans le dos en m'appelant

fiston et il rirait si fort qu'il en cracherait d'un coup trois cartouches de ses cigarettes sans filtre.

Ma classe compte trois des types les plus populaires du collège. Deux d'entre eux sont Guillaume et Brandon ; ils ne se sont jamais quittés, de la maternelle à la troisième. Ils ont redoublé le CP ensemble, pris leur première cuite ensemble au CM2, et passé leur première garde à vue ensemble, cet été, quand ils ont fracturé une voiture pour voler un paquet de cigarettes vide sur le tableau de bord. La troisième gloire de la classe est Loïc Huc. Il est moins extraverti que les deux autres mais tout le monde lui voue une crainte mêlée de fascination. S'il frappe sa mère, rien ne peut l'arrêter. Inégalable. Je dois mon incisive fêlée à son vigoureux coup franc.

Mon père déplore que mon seul vrai pote soit le bègue de la classe, autant dire la tête de Turc ; l'imiter est devenu un sport presque aussi prisé que les jeux de ballon, dans le coin. Mais Damien compense par l'humour. Il appelle les gros durs *Macaca fascicularis* (le nom savant des macaques) et, avec sa diction, c'est à se rouler par terre. Il ne le fait pas en face d'eux, mais je partage sa philosophie : la dentition est censée survivre aux années collège. Pour ajouter à sa honte, Damien a toujours de bonnes notes, il participe aux

cours et il lève le doigt avant de prendre la parole. Il cumule tant de tares qu'il a une dizaine de sobriquets, dont aucun n'est prononçable en présence des adultes.

Moi, mon seul surnom, c'est Kévin le Poussin, parce que je m'appelle Kévin Pouchin et que les Pimpette ne s'encombrent pas de subtilité, mais aussi parce que j'ai un tempérament assez doux. Tellement doux que je serais un souffre-douleur tout désigné pour les gloires de la classe si Damien n'était pas mon voisin de table. Pour moi, sa proximité est assez pratique, c'est comme si je me promenais avec un paratonnerre. Mais ce n'est pas la raison pour laquelle je traîne toujours avec lui. D'abord je l'aime bien, et puis on rigole des mêmes choses. Guillaume et Brandon Pimpette passent la moitié des cours de SVT à bêler comme des phoques et l'autre moitié dans la salle de permanence, à copier cinquante fois : *Poil, n.m. Formation épidermique constituée de kératine, en forme de tige filiforme fixée dans le derme.* Damien et moi, on rit plutôt que les superstars du bahut soient deux nigauds que le mot poil amuse encore. Une subtilité qui échappe largement à mon géniteur. J'ose à peine imaginer le sort qu'il me réserverait s'il pouvait lire dans mon cerveau, à cet instant précis, et y découvrir

combien j'aspire à la rentrée, à la chaleur des salles de classe tout compte fait si confortables.

L'été, je m'accommoderais mieux de telles vacances en plein air, je trouverais bien quelqu'un pour me prêter un vélo, mais en plein hiver, bon courage. J'ai d'abord essayé de me réfugier dans la galerie marchande du supermarché, toujours pleine de lumière et de chauffage, où des familles assurent le spectacle en charriant de gros Caddie débordants de rêve sous blister. Seulement, les types qui traînent là ne sont pas des rigolos. Ils s'agglutinent sur tous les bancs comme des oursins, n'en laissent pas un seul à disposition des petites mamies avec leurs sacs à roulettes, et sur ces bancs que font-ils ? Ils embrassent des filles sur la bouche devant tout le monde ; ils boivent de la bière, parfois carrément à la bouteille, juste en face de l'onglerie ; et surtout, ils ricanent. Ils ont un don effrayant pour trouver des mochetés à strictement tous les gens qui traversent leur champ visuel, et ils n'hésitent pas à le crier très fort. Ils vous examinent comme peu d'esthéticiennes, avec un sens du détail qu'ils affûtent au moindre temps libre ; la finesse de leur observation est la science de toute une vie. « Eh ! T'as les bras plus longs que toi ! » me hurlait récemment l'un d'entre eux, après le froid mordant de la

neige m'a semblé une caresse. Je vois mal comment je pourrais me faire une place au soleil du centre commercial, au milieu de ces gros durs qui ont presque l'âge de se raser.

À la bibliothèque municipale, la faune est plus fréquentable et moins fournie. Vous pouvez d'ailleurs y croiser cette petite fayotte de Laurie, la première de la classe, dont on rêverait de tirer les tresses comme une chasse d'eau pour que son sourire hypocrite soit définitivement englouti. Tous les jours elle étudie à une table comme si son Polytechnique allait se décider dans l'heure. On peut imaginer un tableau plus digeste après les nouilles au beurre de maman, mais au moins quand elle se racle la gorge, vous n'avez pas les cheveux qui se dressent sur la tête. Alors j'y passe mes après-midi, moi aussi. La bibliothèque, c'est le seul endroit chauffé où il ne faut rien payer, en tout cas dans mon quartier. Il n'y a rien à manger ni à boire, mais aucune dame pipi ne fait obstacle au soulagement de mes autres besoins naturels. Il n'y a pas de petit contentement en ce monde et j'ai presque envie de dire merci, le soir, avant de quitter les lieux.

La bibliothèque a une porte d'entrée et une porte de sortie. La première fois que je suis entré, j'ai cru qu'on allait me saisir par la capuche, me faire décrire le tour du guichet et me tenir la porte de sortie pendant que je replongerais dans les bourrasques glacées. « Ne remets plus les pieds ici, aurait tonné une voix grave, ou j'appelle la police. » J'avais intérêt à bien me tenir si je voulais ne pas être démasqué tout de suite.

J'ai enlevé mon bonnet, par réflexe. L'atmosphère feutrée de la bibliothèque me rappelait l'église. Je craignais si fort d'attirer l'attention que j'ai cherché machinalement un portable à éteindre dans les poches et les doublures de mon anorak, alors que je n'ai pas de portable. À part un écran de télé tout plat de la taille d'une fenêtre, aucune technologie plus évoluée que le robinet n'a jamais pénétré chez nous. Contrairement à ce

que pense ma prof de français, ce n'est certainement pas une console de jeux vidéo qui me détourne des livres. Je n'y peux rien si, à part le programme télé, aucun livre plus compliqué que les dépliants Lidl n'a jamais pénétré chez nous. Pour un dépaysement total, je ne pouvais trouver mieux qu'une salle de jeux vidéo ou une bibliothèque. Mon budget de pièces jaunes raffées dans les poches parentales m'épargnait d'avoir à choisir.

Je suis donc entré dans la bibliothèque de mon quartier, mon bonnet entre les mains et mes poches trouées sorties de l'anorak. Un homme au guichet m'a dit bonjour en souriant et, quand j'ai voulu lui répondre, ma voix a déraillé dans les aigus de fillette et je me suis senti si stupide que j'ai failli me tenir la porte de sortie à moi-même. J'étais enrroué parce que je n'avais pas prononcé un mot depuis des heures – depuis que j'avais demandé à mon frère Jonathan de me passer la macédoine de légumes. Il ne m'avait pas entendu parce que ma mère était en train de hurler sur le chien. Elle était tellement énervée qu'elle nous avait tous flanqués dehors sans préavis ; je n'avais donc pas eu besoin de me resservir, pour finir. De toute façon, je n'aime pas tellement la macédoine de légumes, tous ces petits cubes filandreux, la mayon-

naise mouillée, allongée au jus de navet. J'avais pris deux tartines de pain pour la route et j'étais sorti. Sur le parking du HLM, mon frère était déjà en train de taper dans un ballon en plastique avec ses copains oranges-outangs en jogging brillant. J'avais traîné tout seul assez longtemps pour avoir ce chat dans la gorge, quand j'ai vu de la lumière dans la bibliothèque.

Puis j'ai passé la douane, avec mon bonjour de cas-trat et mon bonnet bien plié. Une fois dans la place, j'ai suivi les panneaux indicateurs jusqu'au rayon BD, pris un manga sur une étagère et l'ai ouvert à la dernière page (je suis au courant de certaines pratiques). Dès qu'une silhouette traversait mon champ visuel, je sursautais ; j'observais les allées et venues, m'attendant à ce qu'un des clients aille prévenir le chef de la présence d'un intrus sur les chaises rembourrées. J'imaginai déjà mon menton râper le bitume et les petites frappes du collègue se taper sur les cuisses en me voyant sortir de la bibliothèque en grande pompe dans le fessier. Double disgrâce : me faire passer un savon par un binoclard ! Les durs à cuire du collègue appellent binoclards tous les gens qui lisent autre chose que les revues cochonnes de leur père.

J'ai fini le manga sans que personne soit venu me passer les menottes ou me demander ce que je faisais

là. Comme j'avais un peu mal au coccyx malgré le capitonnage de mon siège, j'ai décidé de me dégourdir les jambes, toujours en me tenant à l'écart du guichet. C'est au cours de cette déambulation que j'ai découvert les toilettes, et que je suis tombé nez à nez avec Laurie. Je comptais l'ignorer comme je le fais toujours au collège mais, à ma grande surprise, elle m'a alpagué, elle qui ne m'avait jamais adressé un mot ni un regard. J'aurais juré qu'elle ne connaissait pas mon nom.

– Tiens, Kévin! elle s'est exclamée à voix basse (tout un art). C'est la première fois que je te vois ici.

– Normal, j'ai chuchoté pour qu'on ne me repère pas, c'est la première fois que j'y mets les pieds.

– Vraiment? Moi je viens dès que je peux, la bibliothèque municipale est comme ma deuxième maison.

Je me suis demandé si sa mère la mettait à la porte, elle aussi. Après tout, pourquoi la nuisance spatiale serait-elle liée aux résultats scolaires? Si j'étais premier de la classe et que mes parents étaient au courant (soit deux hypothèses très farfelues), ça ne les empêcherait pas de m'indiquer la porte après mon petit-suisse. Au pire, mon père m'inscrirait de force à un club de foot. Résultat, je serais tout autant dehors

dans le froid polaire, mais en short. Peut-être Laurie partageait-elle mon sort cruel malgré ses tresses à neu-nœuds. J'en venais à regretter de l'avoir trop vite jugée, quand j'ai aperçu deux barres chocolatées dans la poche de son manteau fourré moumoute. Je suis revenu sur terre. Que je ne m'y trompe pas : mon foyer d'accueil tient lieu de résidence secondaire à cette petite pimbêche, elle y vient par plaisir quand je m'y rends par dépit. Le chauffage n'entre pas dans ses préoccupations.

– Tu en veux une ?

J'ai cligné des yeux comme quand la sonnerie du collègue me réveille.

– Tu regardes fixement mes barres chocolatées, elle a repris, tu en veux une ? Je ne les mangerai pas toutes les deux, de toute façon. Maman doit surestimer mon métabolisme lipidique...

Au lieu de me laisser émouvoir par la générosité de Laurie, j'étais piqué au vif. En une phrase, elle m'avait rappelé trois choses : je n'ai ni son vocabulaire, ni son chocolat, ni sa mère aimante et attentionnée. Je me suis empourpré, mais plutôt que de lui balancer une grossièreté qui lui permettrait de me ranger dans la catégorie des Pimpette et autres rustres du bahut, j'ai opté pour le sarcasme.

– Non merci. Chez moi, j’ai dit, on mange des légumes.

Je ne mentais pas vraiment.

J’ai cherché des livres sur les motos pour pouvoir me justifier si mon père traversait l’une des vitres, ivre mort au volant de la BMW, et que le vol plané du tank s’arrêtait juste à mes pieds, au beau milieu de la bibliothèque. À ses yeux, je deviendrais alors une espèce de Laurie. Une fillette fayotte. La moindre des choses était que, dans ce cadre infamant, je sois occupé à des activités viriles. J’ai mis du temps à trouver l’unique livre consacré aux motos dans cet endroit qui a pourtant dû coûter une forêt vierge en papier. Tandis que je le feuilletais, je me demandais ce qui, dans une moto, pouvait bien rendre tant de gars si fébriles. Moi, j’ai failli m’endormir entre deux pages. Je suis retourné aux BD.

C’était mardi après-midi.

Nous sommes aujourd’hui jeudi et je lis sur la même chaise qu’alors. Chaque jour, après le céleri rémoulade Premier Prix en barquette d’un kilo ou les crêpes au jambon surgelées Premier Prix, je sors de chez moi. Je ne laisse pas à ma mère le temps de se râper une corde vocale aux frais de mes tympans fragiles. Ensuite je fais des dizaines de détours dans

le quartier pour m'assurer de ne pas être suivi – les potentiels espions les plus coriaces finiraient par me lâcher pour soigner leurs ampoules aux pieds. Enfin, je me faufile dans la bibliothèque. Personne ne m'a encore chassé ni dénoncé. Chaque fois que je pousse la porte d'entrée, un employé assis au guichet me dit bonjour avec un sourire. Chaque fois que je pousse la porte de sortie, quatre heures plus tard, je crains de trouver des types pas très catholiques en embuscade derrière des bancs, mais pour l'instant personne ne m'est tombé sur le coin de la figure : ni mon frère et ses teigneux, ni les terreurs du collègue, ni mon père toujours manquant. Je lis en toute impunité.

D'abord je me suis limité aux mangas. La série que j'avais commencée comporte quarante-trois volumes, assez pour occuper le reste de mes vacances royales. Mais dès le tome trois, je me suis posé des questions ; je me suis dit : « Mon petit Kévin, tu n'es vraiment pas une lumière. Je crois bien que tu es en train de lire cette histoire pour la troisième fois. » Après vérification, ce n'était pas le cas. « Mon petit Kévin, certaines subtilités doivent t'échapper. Les mangas, c'est trop ardu pour toi. » Alors j'ai élaboré un stratagème dont je ne suis pas peu fier : quand j'arrive à quatorze heures, je vais directement chercher

Le Grand Livre des motos sur son étagère, je l'ouvre en grand et je glisse dedans un album des *Schtroumpfs*. Les formats sont assez proches. J'en ai déjà lu une bonne dizaine, tout en passant pour le mâle équilibré que les motos font rêver. Il est vraisemblable qu'un mâle passe trois après-midi de suite à regarder des motos, je le sais pour avoir souvent admiré la constance avec laquelle les mecs les plus prisés de la barre HLM démontent et remontent leurs mobylettes sur le parking.

Je suis crédible et je lis les *Schtroumpfs*. Ça me vaudrait la disgrâce éternelle si les brutes du collège l'apprenaient, mais ils ne l'apprendront pas et, d'ailleurs, les petits bonshommes bleus m'aident à oublier les brutes. Ils chantent, ils dansent, ils se goinfrent de salsepareille et ils font tout en groupe malgré leurs différences ; aucune menace sérieuse ne pèse sur eux, parce qu'ils sont serrés tous ensemble face au reste du monde.

Tous les après-midi, Laurie se débrouille pour me jouer son grand numéro de duchesse. Pourtant je l'évite autant que j'évite le guichet, ce qui m'oblige à slalomer dans les rayons pour aller d'un point à un autre, généralement de ma chaise aux toilettes. Mais elle doit me surveiller, et elle parvient toujours à se trouver sur ma route, occupée à choisir un livre de plus, et «Tiens, Kévin!». Ensuite de quoi elle se débrouille pour régurgiter quinze mots que je ne connais pas, à l'occasion d'anecdotes soporifiques sur sa maman, le dernier devoir de français ou la compétence du bibliothécaire. J'envisage parfois de ne plus quitter ma chaise, de renoncer à ma vessie pour un plus grand confort moral. Cet après-midi, la jeune plaie a carrément ramené ses nattes à la table la plus proche de moi : si je lève la tête, je la vois

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection Médium

Prends garde à toi
Le blues des petites villes

© 2012, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2015, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : juin 2012

ISBN 978-2-211-22531-1

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr